

# La Tête en Noir



N°201  
GRATUIT  
SN1142-9216



Novembre  
Décembre  
2019

## LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

### Islande, terre de noirceur...

L'Islande est un pays singulier. Sa population insulaire s'élève à 360.000 habitants. Le pays ne compte que 600 agents de police dont seuls quelques-uns sont armés. Les autres sont dotés d'une matraque et de gaz lacrymogène. On dénombre 80.000 infractions par an (essentiellement au code de la route), et la dernière fois qu'un agent de police a utilisé son arme remonte à 2013. Alors comment dans ses conditions expliquer que l'Islande héberge en son île en Arni Thorarinsson, Arnaldur Indridason, Ragnar Jónasson et Yrsa Sigurdardóttir, quatre mousquetaires du crime littéraire ? C'est en 2005 aux éditions Métailié qu'Arnaldur Indridason dévoile quelques pistes avec son roman *La Cité des jarres*. Il insiste notamment sur le fait que les disparitions sont nombreuses de par la singularité du pays : pays de marins qui ne vit essentiellement que sur la côte, l'Islande possède sûrement un taux élevé de consanguinité. Certains n'hésitent pas à refaire leur vie à un autre point de l'île. Surtout, avec son climat rigoureux, l'Islande est un pays propice à la disparition, qu'elle soit volontaire, accidentelle ou... criminelle. Depuis 2005, les années ont passé, d'autres plumes on vu le jour en France, mais le commissaire Erlundur, d'Arnaldur Indridason, a surtout pris de la bouteille. Douze ouvrages ont été publiés qui ont surtout prouvé que les relations entre les divers personnages de la saga (surtout celles d'Erlundur avec sa fille et son fils, tous les deux des parias de la société) devenaient de plus en plus complexes au point de parfois noyer l'intrigue. L'année dernière avec *Les Fils de la poussière* et cette année avec *Les Roses de la nuit*, les éditions Métailié ont édité les deux premiers romans de la série ! On y redécouvre tout ce qui a fait le succès d'Arnaldur Indridason à travers des intrigues plus resserrées et surtout des personnages plus de fiction, au service de ladite intrigue (ce qui ne les empêche absolument pas d'avoir leur propre vie personnelle, voire sentimentale, mais diluée dans le roman et non comme autant d'actions névralgiques). Dans *Les Fils de la poussière*, l'auteur nous interpelle sur les manœuvres éthique-

Suite page 3

# LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

## LE SUPPLICE DES PALES

Le slogan imprimé en haut de la couverture nous fait de l'œil : « *Entre un épisode de Strip-Tease et un film de Chabrol* » et c'est signé L'OBS ! Hum... C'est vrai qu'un roman policier belge flamand est tentant. Autre avantage: contrairement aux pavés anglo-saxons, ce roman ne fait QUE deux cents pages, avec plein de mini-chapitres sympas pour une lecture facile, idéale pour notre chronique de *la Tête en Noir*. En quatrième de couverture : « *Un polar qui sort du lot : acide et désopilant.* » (Livres Hebdo). On parle aussi de « *faux airs de Desperate Housewives à la flamande* » voire de « *C'est arrivé près de chez vous* » le faux documentaire belge et trash de Rémy Belvaux (1992). Déboursions donc nos 7,10 € pour acquérir « **Un été sans dormir** » (en poche chez 10-18) du belge **BRAM DEHOUC** paré de tant de références.

Le petit village de Windhoek (le coin du vent) va sortir de l'anonymat : on y inaugure en grande pompe le premier parc de dix éoliennes belges. Le boucher du village, célèbre pour son pâté et ses saucisses fait des affaires, mais, comme prévient le préambule « D'après certains survivants, la responsabilité incombe totalement au boucher Herman Bracke. »

BRAM DEHOUC, jouant à Dieu le père, domine le village et ses petits destins. Il met en place des personnages typiques qu'il n'est pas inutile de citer : le boucher, sa femme et son fils ado, le facteur et sa femme, le vétérinaire et sa femme, le pharmacien, une jeune assistée sociale, son cocker, son grand-père cultivateur et tortionnaire, un beau Noir francophone, une vieille cliente du pharmacien, deux flics et quelques silhouettes. Chacun occupe une place sur le Monopoly de Windhoek. Ce n'est pas un roman choral à la mode où chacun prendrait la parole. Non, c'est un jeu de romancier qui distribue ses cartes

benoîtement avec un style assez plat, tenant une chronique de la vie de ces personnages qui vont se retrouver, à la fin, dans un maelstrom de fureur. C'est donc par le boucher que tout commence le lundi : le bruit des pales lui vrille le cerveau et lui fait perdre le sommeil. Zombie, il a un malaise, tombe la gueule dans son pâté et la... société lui tombe dessus. Du lundi au samedi, tous les destins vont se jouer parallèlement alors que les pales tournent, inexorables, dans la chaleur de l'été. L'auteur joue avec ses pions, les déplaçant, les faisant aller les uns chez les autres, montant une toile d'araignée de relations visibles à certains et cachées à d'autres. D'une manière étonnante, les éoliennes finissent presque par disparaître devenant elles-mêmes des observatrices d'en haut. Par le jeu de pastilles de textes de plus en plus courts saupoudrés d'humour noir, l'auteur accélère son train, les fils tirés se croisent, certains se brisent... jusqu'aux catastrophes finales !

« **Le concierge masqué** » (voir son site) a posé quelques questions au jeune auteur né en 1978 lors de la première sortie de son livre chez Mirobole éditions. Nous en tirons les infos qui suivent :

Bram Dehouk habite un village dans le plat pays où une dizaine d'éoliennes ont été installées. Il s'est alors posé la question de leur influence sur l'humeur des habitants en bâtissant ensuite une histoire à partir du boucher, personnage central de son diagramme social. « J'ai trouvé que les éoliennes apportaient une force intéressante, externe. Elles agissent comme si elles étaient un personnage, une puissance obscure qui détruit le village ». On le sent très bien en lisant le livre : les éoliennes ne sont pas condamnées directement mais, comme entités, elles deviennent moteur de la folie sociale. L'auteur ajoute qu'il écrit d'une façon désordonnée en écoutant de la musique et que c'est « *One day like this* » du groupe britannique Elbow, qui est revenu en boucle pour « *Un été sans dormir* ». Le chroniqueur ne connaissant ni ce groupe et encore moins ce titre, se jette sur YouTube pour faire une analyse éblouissante mais bof, à part le lyrique notable, la conjugaison musique/paroles/inspiration romanesque s'avère une affaire très personnelle. D'une manière étonnante, le livre est loin de se disperser. Au contraire, l'auteur démontre une grande rigueur de l'espace et des personnages. « Plus tôt dans mon parcours, j'ai beaucoup aimé lire Stephen







King. Pour le moment, je préfère des auteurs tels que Robert Harris et Pierre Lemaître. Simenon aussi est magistral. Pour l'instant, je lis « *Hôtel du Grand Cerf* » de Franz Bartelt. Cela se passe dans les Ardennes françaises, c'est fantastique, je suis surpris de voir à quel point notre manière d'écrire, le choix du sujet et l'humour sont semblables. J'aime le roman policier français. Il est souvent impitoyable mais aussi amusant et surréaliste ». Bizarre, Dehouck ne parle pas de Peter Aspe, sans doute le plus connu des auteurs policiers belges flamands...

Peut-on qualifier ce livre de polar ? Le premier meurtre n'intervenant qu'à la page 155 soit au dernier quart, il est avant tout une fantaisie sociale habilement montée et centrée sur les passions. Mais l'humour belge veille : les prout prout des diarrhées du village finissent par exploser au final en un concert de détonations.

« Mes idées viennent souvent de choses qui me frappent et je me pose alors la question : quel est le pire qui pourrait se produire ? Ou comment cette situation peut-elle dégénérer ? Elle ne dégénère pas parce qu'on en a envie, mais à cause de l'angoisse. »

**Michel Amelin**

## Suite de la page 1

ment scandaleuses d'un laboratoire et flirte avec le fantastique scientifique. Dans *Les Roses de la nuit*, il s'agit ni plus ni moins que d'instiller une dose de déterminisme dans les migrations populaires (le récit est un véritable cours d'éthologie) à partir d'une corruption globalisée autour des quotas de pêche liés à des bouleversements immobiliers. Avec un style qui hésite entre douce ironie et constat amer, Arnaldur Indridason nous projette dans une Islande étrangement occidentale et criminelle. Il a ouvert une brèche dans cette littérature de bien mauvais genre dans laquelle n'ont pas hésité à se projeter les trois autres mousquetaires précités avec un certain panache. Alors dans ces conditions et connaissant parfaitement le contexte criminel, pourquoi donc Ian Manook a-t-il ressenti le besoin, lui, l'auteur français à succès, d'écrire une trilogie islandaise autour du personnage très Erlendur dans l'âme, le dénommé Kornelius Jakobson ? Par défi, sûrement, mais pas que. Après *Heimaey* voici *Askja*. Étrangement, le roman rappelle les premiers d'Arnaldur Indridason. Peut-être est-ce dû à la psychologie du personnage principal ou à l'ironie caustique des Vikings, la force d'élite de l'Islande, une force d'élite qui n'a que très peu d'occasion de prouver son utilité ? Sûrement plus à cause du fait divers qui sert de point de départ à cette intrigue : la disparition avérée d'une jeune fille dont on ne retrouvera pas le corps et qui conduira une bande d'adolescents en prison après des tours et détours psychologiques avant qu'ils ne soient innocentés des années après. Dans un pays qui ne compte que très peu d'infractions graves, l'échec de la police l'année précédente amènera celui-ci, prévisible et tragique. Ian Manook s'empare de ce fait divers avec maîtrise, et pousse le curseur un peu plus loin que dans la réalité. Surtout, il propose quelques personnages intéressants à la saillie réjouissante. Le roman mêle à la fois policier, thriller et noir. Que demander de plus ? L'Islande n'a pas fini de nous faire rêver !

**Julien Védrenne**



# LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

## James Carlos Blake : Du western au roman noir

Au début de l'année sortait Handsome Harry de James Carlos Blake chez Gallmeister, cet été l'éditeur republiait Crépuscule Sanglant à la fin de l'été. Mais, surtout, l'auteur était en France en octobre, un événement rare et l'occasion pour nous de revenir rapidement sur une œuvre des plus considérables.

De James Carlos Blake nous ne savons pas grand-chose. Il naît au Mexique en 1947 et émigre aux Etats-Unis où il exercera différents métiers. En 1995, il publie *L'Homme aux pistolets*, roman centré sur le célèbre hors-la-loi John Wesley Hardin. Le point de départ est simple, personne ne l'avait fait avant, alors Blake s'est dit « pourquoi pas ? ». Le livre est un succès et l'auteur enchaînera différents romans, du polar au western, avec des hors-la-loi célèbres ou non. Nous ne reviendrons pas sur chaque titre, la place nous manque, mais vous devez tous les lire. Blake, c'est une plume flamboyante, ce sont des histoires de famille, de violence, de hors-la-loi, de territoires et de frontières – entre autres.

### LA FAMILLE

La famille la plus connue dans son œuvre c'est la famille Wolfe. Deux romans avec elle, *La loi des Wolfe* et *La maison Wolfe*. L'auteur nous confiait que si les familles sont omniprésentes dans son roman (on pense à *Un monde de voleurs*, par exemple), c'est le reflet de son héritage. Une grande famille, entre Mexique et Etats-Unis avec deux oncles marquants (thème récurrent chez lui).



### LES HORS-LA-LOI

Si l'auteur brosse le portrait de hors-la-loi célèbres John Wesley Hardin, la famille Ashley dans le somptueux *Red Grass River*, il en invente aussi de

nombreux. Des personnages forts, qui savent ce que sera leur vie en adoptant le crime et qui la vivent jusqu'au bout car lorsqu'on a franchi la frontière du crime, on ne peut la repasser,

comme le disait l'auteur. Et comme il le précisait, ses romans finissent mal, mais on le sait lorsqu'on s'embarque dans une carrière criminelle.

### LE TERRITOIRE

Le Texas est omniprésent chez James Carlos Blake. Il y est arrivé tôt, il y est resté, il le connaît, connaît son histoire et excelle à le rendre vivant et présent. Nous pensons à la ville de Galveston, sur cette petite île, particulièrement bien rendue dans *Dans la peau*, par exemple, sur laquelle l'auteur est intarissable lorsque vous le questionnez. Il y a la Floride, aussi, et les Everglades, le Jardin du Diable dans *Red Grass River*, un territoire plus qu'hostile, lieu parfait pour y vivre et y faire de la contrebande d'alcool, personne ne viendra vous y chercher. Mais qui se révèle, lorsqu'on le connaît sur le bout des doigts, parfait pour y vivre en autosuffisance – nous ne saurions qu'insister pour que vous lisiez *Red Grass River*.

### LES FRONTIERES

La principale frontière dans l'œuvre de James Carlos Blake est la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis, mais comme il le souligne, ses livres regorgent de frontières, celle de la loi (hors-la-loi ou pas, et comme déjà dit, c'est une frontière qu'on franchit mais sur laquelle on ne peut revenir), frontières sociales, frontières amicales (on reste fidèle à ses amis), frontières sur les questions d'éducation...

Nous terminerons en remerciant Emmanuel Pailler, devenu le traducteur « attitré » de James Carlos Blake ces dernières années, pour son rendu en français.

L'interview de James Carlos Blake sera à découvrir sur [www.milieuhostile.net](http://www.milieuhostile.net)

*Crépuscule Sanglant* (trad. L. Devaux), Gallmeister  
*Handsome Harry* (trad Emmanuel Pailler), Gallmeister  
*L'homme aux pistolets* (trad D & P Bondil), Rivages  
*La loi des Wolfe* (trad Emmanuel Pailler), Rivages  
*La maison Wolfe* (trad Emmanuel Pailler), Rivages  
*Un monde de voleurs* (trad Emmanuel Pailler), Rivages  
*Red Grass River* (trad Emmanuel Pailler), Rivages  
*Dans la peau* (trad Emmanuel Pailler), Rivages

Christophe Dupuis

# ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

## Hommage à Philippe TOME (1957 – 2019)

De Soda à Telenko, des personnages marquants du Noir en cases sont nés de l'imagination de Philippe Tome. Retour express sur quatre jalons du polar d'un grand scénariste, disparu le 5 octobre dernier.

De Philippe Tome, le grand public connaît surtout le Petit Spirou, créé avec son compère Janry en 1987. Mais c'est aussi cette même année que débarque, plus discrètement, ce flic pas comme les autres, Soda, dans un premier opus, **Lettres à Satan**, qui pose tout de suite le cadre de la série : un flic intègre qui résout des affaires



violentes et urbaines, tout en cachant la vérité sur cette vie dangereuse à sa maman cardiaque. Pour elle, il est ce pasteur paisible qui fait ce qu'il peut dans cette ville trépidante qu'est New-York. Comme l'explique Tome lui-même, Soda «... est coincé par cette idée inquiétante qu'il peut

sembler inévitable de travestir la réalité pour qu'elle soit supportable... Soda, ce sont des histoires policières qui n'ont de contrepoint original que par rapport au mensonge du héros à sa mère ». Treize albums, dessinés successivement par Warnant puis Gazotti., jusqu'à **Résurrection** cette ultime aventure illustrée par Verlinden, qui revient sur le 11-septembre et « l'avènement d'une nouvelle obsession sécuritaire ». Treize albums qui forment un véritable pont entre la bande dessinée destinée à un jeune public – la série est publiée dans Spirou... - et celle clairement pour un lectorat attiré par la branche roman noir, ou tout du moins des univers plus sombres de Tome, peut-être un peu trop à l'étroit avec le personnage de Spirou (grand ou petit...) pour explorer ces sentiers plus obscurs. C'est pourtant ce qu'il fait dans l'ultime Spirou en duo avec Janry, **Machine qui rêve**, où les ressorts humoristiques habituels sont délibérément mis de côté, au profit d'un scénario assez audacieux – et anxyogène ! - au coeur de pratiques douteuses de labos pharmaceutiques et où le célèbre héros se retrouve traqué et malmené de bout en bout de l'histoire. Lui, et son double d'ailleurs, et c'est aussi tout ce qui fait le sel de cet album : est-ce bien Spirou ou son clone que nous suivons de page en page ?

Graphiquement rythmées comme un Soda, ces pages vont même jusqu'à être imprimées sur des pages noires comme le tout dernier Soda...

Le vrai saut vers le Noir à l'état pur, Tome le fait en 1991, toujours chez Dupuis, avec **Sur la route de Selma**, qui met en scène la traque de Clement Brown, qui a le tort d'être noir dans un Etat, l'Alabama, où la couleur de peau est suffisante comme preuve de culpabilité. Cette chasse à l'homme dure, violente, et palpitante, est mise en images sous le pinceau élégant et réaliste de Philippe Berthet : ses décors somptueux et originaux (magnifique cimetière d'avions !) dans une ambiance nocturne continue font de cet album un classique de la prestigieuse collection Aire Libre.

Mais le véritable classique de Tome en matière de polar demeure certainement la trilogie

**Berceuse**

**Assassine**, dessinée par Ralph Meyer. Elle narre le destin de Telenko, chauffeur de taxi new-yorkais (oui, encore !), qui ne supporte plus l'enfer que lui fait vivre



Martha, sa femme clouée sur son fauteuil roulant, et dont il s'occupe tous les soirs au retour de ses journées stressantes... Le destin va lui mettre en main un revolver perdu par un dealer, et comme le destin s'en mêle, Telenko se dit qu'il est temps de liquider sa femme. La grande force de cette trilogie est de proposer, pour chacun des tomes, la narration de cette histoire par chacun des trois protagonistes. Et cela fonctionne à merveille... d'autant plus que les choix graphiques, de ses cadrages aux couleurs, de Ralph sont en parfaite harmonie avec le scénario de Tome. L'intégrale a été déjà été rééditée quatre fois depuis 2004... Indispensable à votre bédéthèque noire !!!

**Fred Prilleux**

**Soda** – 13 tomes (1987 – 2014) – Dessin Luc Warnant, Bruno Gazotti, Dan Verlinden

**Spirou et Fantasio 46** – Machine qui rêve – Dessin Janry – Dupuis, 1998

**Sur la route de Selma** – Dessins Berthet – Dupuis, 1991 -

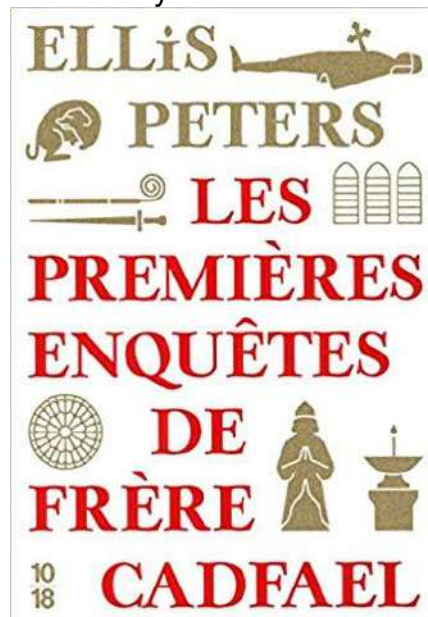
**Berceuse assassine** – Dessin Ralph Meyer – Dargaud (1997 – 2002- Intégrale 2013)



# LE BOUQUINISTE A LU

## A moine, moine et demi : Cadfael, d'Elis Peters.

Dans la série, « promenons-nous dans notre bibliothèque », je voudrais **Ellis Peters**. Sans la série des grandes anglaises de talent, elle se distingue de ses petites camarades par le choix qu'elle prend tardivement de se lancer dans le roman policier historique, genre casse-gueule s'il en existe un. Auparavant, Madame Edith Pargeter (son vrai nom), s'est distinguée en se voyant publiés des romans policiers d'un classicisme de bon goût, avec cependant une série amusante contant les aventures de l'inspecteur Felse et son neveu Dominic. On reste sur une série policière familiale classique dont on peut cependant dire que les notes d'humour omniprésentes en fait une lecture hiver / fauteuil / cheminée / Pure Malt d'Islay tout à fait confortable.



La dame cependant profite de son troisième âge pour créer un personnage haut en couleur, **Frère Cadfael**, un moine bénédictin rentré dans les ordres à l'âge avancé de... 40 ans. Nous sommes au XII<sup>ème</sup> siècle. Je vous passe rapidement le contexte historique :

des hommes de pouvoir se battent entre eux pour avoir encore plus de pouvoirs et ceci au détriment des civils. Rien de neuf donc. L'intérêt de cette série réside dans son personnage. Avant de comprendre les buts réels de celles-ci, Cadfael a guerroyé pendant les croisades. Il a gardé de celles-ci, outre la sensation de s'être fait avoir, ses talents de guerrier, une capacité d'analyse pointue des situations, des compétences poussées en herboristerie, une sorte de technique de chirurgie de guerre, voire des références médico-légales et la connaissance en des herbes locales et exotiques qu'il utilisera afin de soulager les maux de ses patients. Car Cadfael est l'herboriste du monastère de Shrewbury, une ville aux confins de l'Angleterre à la frontière galloise dont il est d'ailleurs originaire, ce qui lui permet de comprendre la langue autochtone. Il pour alliés le shérif du coin (ne cherchez pas d'étoiles), le « patron » du monastère et pour

ennemis les assistants de celui-ci, un peu de jalousie sûrement. Les compétences de notre héros vont être utilisées afin de résoudre différentes énigmes à laquelle la région va être confrontée. Là encore, c'est extrêmement malin, l'humour est omniprésent et doué d'un solide caractère notre moine libertoïde ne va pas se laisser

impressionner par les titres de ses interlocuteurs, ni par la violence, ce qui le rend tout à fait sympathique. Le bémol résiderait dans des passages à tendances sentimentales, car l'homme a bien vécu, et il a d'ailleurs un fils. Mais si vous avez parcouru Le Moine d'Artaud, vous vous doutez bien qu'à l'époque, la notion d'abstinence religieuse était lâche... Heureusement, ces passages sont rares et ce qui frappe le plus chez Cadfael, c'est sa profonde humanité qui n'est pas sans rappeler celles d'un certain Jules Maigret.

Pour ceux qui le souhaitent, il existe une série anglaise en quatre saisons d'épisodes qui font 75 mn, sortie dans les années 90, qui reprend treize des vingt romans.

Le héros est interprété par Derek Jacobi, comédien Shakespearien que l'on a vu apparaître dans un épisode de Doctor Who, Tolkien, etc. J'ai passé de très bons moments à retrouver le héros magistralement interprété.

J'ai bien entendu mes petites références dans les romans mettant en scène notre moine herboriste : « Un trafic de reliques », qui donne une assez bonne image des subterfuges religieux concernant les restes des saints, « Une rose pour loyer », et l'étonnant « La vierge dans la glace ». Et puis, « Un cadavre de trop » qui est digne d'un John Dickson Carr.

Ne vous trompez pas, il existe des romans historiques plus construits que ceux-ci, mais Frère Cadfael est un personnage d'une richesse passionnante. Tentez-le.



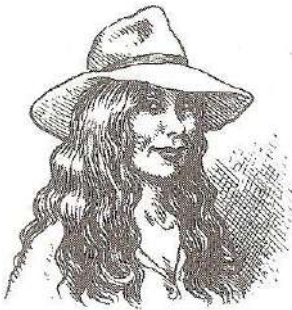
**Ellis Peters**  
**Le capuchon**  
**du moine**

10  
18

**Jean-Hugues Villacampa**

# EN BREF... EN BREF... EN BREF...

**L'affaire suisse, de Jean-François Paillard. Ed. Asphalt.** On retrouve l'agent double Narval passablement déprimé au retour de sa mission à Marseille (cf. *Le Parisien* – même éditeur, 2018). Pour se faire oublier de son patron, il accepte de participer à une opération risquée : Récupérer auprès d'un truand suisse une vieille dette de 25 millions de francs. Cette mission intéresse également les chefs de la Centrale, ce service de renseignement militaire français pour lequel travaille notre agent double Narval. Sur place, bien sûr, rien ne se déroule comme prévu et le héros sera vite confronté aux magouilles internationales d'une élite toujours prompte à capter les richesses des pays pauvres, bien protégée par de solides barbouzes. La corruption est au cœur de ce solide roman d'espionnage à base d'intrigues multiples et d'agents doubles, qui se lit avec plaisir tant le rythme est soutenu et le style alerte. (19 €)



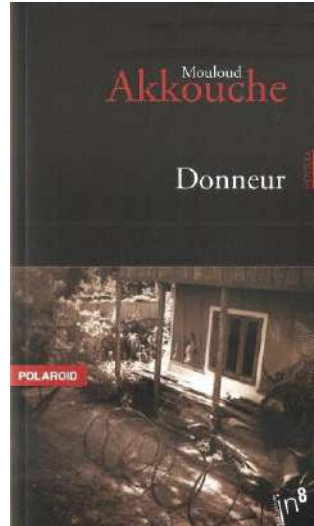
**Le Gang de la clef à molette, d'Edward Abbey. Gallmeister. 25 €.** Attention chef d'œuvre ! Si vous êtes sensible à la cause écologique et adepte des méthodes qui frappent les esprits, alors ce gros roman

illustré par le grand **Crumb** lui-même est pour vous. Il est question ici de la rencontre entre 4 militants écolos qui unissent leurs forces et sabotent les symboles de cette société américaine de consommation qu'ils détestent tant. Il y a un toubib spécialiste des panneaux publicitaires, un mormon polygame amoureux du Grand Canyon, un vétéran du Vietnam qui ne supporte pas un barrage défigurant le fleuve Colorado et une jeune femme déjantée qui tourne la tête à tout le monde. Véritable icône de la culture underground et défricheur de la défense de l'environnement, l'américain Edward Abbey (1927 – 1989) est avant tout un écologiste convaincu, dans la lignée d'un Thoreau, et il signe ici un formidable roman à la gloire des activistes pro-décroissance.



**POLAROID : la collection de novellas dirigée par Marc Villard aux Editions In8.**

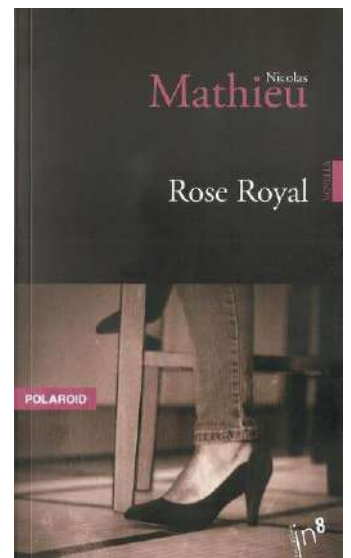
Depuis 2010, les Editions In8 publient de très courts ouvrages (une centaine de pages) écrits par les meilleurs auteurs de romans noirs : F. Bartelt, J-B Pouy, A. secret, M. Malte, M. Ledun, D. Delahaye, P. Garnier, H. Commère et bien d'autres. Deux nouveautés viennent de sortir et méritent toute notre attention. **Donneur, de Mouloud Akkouche**, s'intéresse au don d'organe via



l'histoire de Carole, dont l'homme de sa vie vient de mourir dans son sommeil. Fabien a fait don de son corps à la science contre l'avis de Carole qui entend bien profiter d'une clause particulière pour échapper à cette obligation. Elle se réfugie dans sa petite maison de pêcheurs sur la côte basque mais tombe sur un squatteur un peu particulier qui la

séquestre. D'abord placée sous le signe de la méfiance et de la violence, la confrontation évolue vers une drôle de confiance presque teintée de tendresse.

Avec **Rose Royal, Nicolas Mathieu** (Prix Goncourt 2018 pour *Les enfants après eux*) nous entraîne lui sur les traces de Rose, une quinquagénaire revenue de tout et qui traîne sa solitude au Royal, un bar où elle a ses habitudes. L'irruption dans sa vie de Luc, son presque double, avec qui elle écluse de très nombreux verres la remet droit sur le chemin de l'amour. Rapidement, elle constate qu'elle s'est laissé embarquer dans cette *escroquerie de la dépendance*. Puis vient la routine, les reproches, l'ennui. Rose décide de rompre avec cet avenir tout tracé. Nicolas Mathieu nous dresse un beau personnage de femme qui refuse la fatalité.



Jean-Paul Guéry



# MARTINE LIT DANS LE NOIR

**Dernier requiem pour les innocents**, d'Andrew Miller (traduction David Tuillon) Pocket. A quelle date le nombre des morts a-t-il excédé le nombre des vivants, demande le ministre à Jean-Baptiste Baratte. Le jeune ingénieur, tout juste débarqué de sa Normandie natale, se voit confié par le ministre le soin de faire place nette du cimetière des Innocents, situé dans le quartier des Halles. Déjà influencé par le siècle des lumières, il voit dans cette tâche une formidable opportunité professionnelle. Mais il rencontre d'autres réalités, d'autres personnages qui joueront sur son avenir : les mineurs du nord venus pour accomplir tâche lugubre, un certain Docteur Guillotin, un organiste, un gardien de cimetière et sa fille, ses logeurs et tout le petit peuple de ce quartier sur qui plane cette atmosphère mortifère à quelques années de la prise de la Bastille.

L'auteur, Andrew Miller, a construit sa fiction et le personnage de l'ingénieur, à partir d'un fait réel. Le cimetière des Innocents a bien été détruit quelques années avant la Révolution française. Il était jugé trop porteur de nuisances de tous ordres. Une odeur pestilentielle infiltrait le quartier, les maisons, les gens et les habitations, et même la nourriture. Les corps, entassés, suintaient dans les caves voisines. Les murs de soutènement s'écroulaient, à l'image d'un régime qui vivait ses dernières années. Les ossements du cimetière des Innocents ont été progressivement acheminés vers les catacombes. A cet endroit, dans le quartier du Chatelet, se dresse désormais la fontaine des Innocents. (432 p., 7,90 €)



**L'usine à lapins**, Larry Brown (traduction Pierre Furlan), chez Gallmeister, collection Totem. Un roman un peu foutraque, déjanté, avec des personnages constamment border line. On se demande où nous emmène Larry Brown dans cette narration tous azimuts, mais complètement addictive. En bref, la vie d'Arthur, 70 ans, est partagée entre problèmes existentiels et problèmes de tuyauterie corporelle. Sa femme, Hélène, jeune et alcoolique, court la prétentaine face à l'impuissance de son époux légitime qui ferait tout et plus encore pour ne pas la perdre. Autour de cette histoire, assez banale somme toute, surgissent des personnages un dealer, une call-girl, une femme flic, un vendeur de chat. Tous ceux-là finissent par se croiser. Et se perdre parfois. Tout cela est drôle, douloureusement pathétique. Pas très glorieux mais terriblement humain. L'usine à lapins est une histoire de perdants magnifiques. (414 p. - 10,90 €)

**Je ne suis pas un monstre**, de Carme Chapparro, (traduction Judith Vernant), Editions Plon. Madrid, de nos jours, le soir du 24 décembre. Un jeune garçon, Enrique, vient d'être enlevé dans un centre commercial. Deux ans auparavant déjà, un autre jeune garçon, Nicolas, a été enlevé dans des circonstances similaires. Qui plus est, les deux enfants se ressemblent ? Ce rapt serait-il le fait du même homme ? De la même femme ? Ce Slender man présenté comme le ravisseur potentiel est-il le bon coupable ? Deux narratrices pour ce thriller très féminin : l'inspectrice Ana Arén, obsédée par cet enlèvement précédent qu'elle n'a pas réussi à élucider. et Inès Grau, journaliste et écrivain. Deux femmes évoluant dans un milieu très masculin. deux femmes confrontées à leur propre histoire. L'écriture courte, précise, efficace, accentue l'ambiance oppressante, l'urgence de la situation. Et le suspense, intact jusqu'au dénouement. Carme Chapparro, qui est journaliste, connaît bien le milieu des médias et la recherche du scoop. Je ne suis pas un monstre est son premier roman. Vendu à plus de 80 000 exemplaires en Espagne, il a été récompensé par le prix Primavera en 2017. Un deuxième roman paru en Espagne, la química del odio, a également été salué par la critique. Il n'a pas fait l'objet encore de traduction en français. (348 p. - 21 €)

Martine Leroy



# EN BREF... EN BREF... EN BREF...

"Les mangeurs d'argile" de Peter Farris. Gallmeister. Destabilisé par la mort accidentelle de son père, Jesse, 14 ans, préfère éviter sa belle-mère et son oncle, prédicateur illuminé, pour arpenter, seul, l'immense domaine familial au cœur de la Géorgie. C'est là qu'il fait la connaissance de Billy, authentique homme des bois, vétéran du Vietnam et terroriste recherché par le FBI. Quand Jesse découvre que son père a été assassiné par le prédicateur, il décide de prendre en main son destin avec l'aide de Billy. Peter Farris s'affirme comme l'un des plus intéressants auteurs de romans noirs américains contemporains avec cette belle histoire d'amitié entre un gosse et un vétéran. (336 p. - 23 €)



« Barbès trilogie » de Marc Villard. Série Noire. Gallimard. Pilier du roman noir français, Marc Villard a situé trois de ses ouvrages dans le quartier de Barbès à Paris et la Série Noire a eu la bonne idée de les réunir en un seul volume. Outre l'unité de lieu on retrouve avec plaisir dans chacune des intrigues le personnage de l'éducateur de rue Jacques Tramson, héros atypique s'il en est. Bien ancré dans ce quartier cosmopolite, Tramson tente de détourner les jeunes pré-délinquants des combines foireuses qui s'offrent à eux. Trois romans très noirs, pleins de bruit et de fureur, de blues, d'angoisse, de violence et de désespoir. Un condensé du talent de Marc Villard. (20 €)

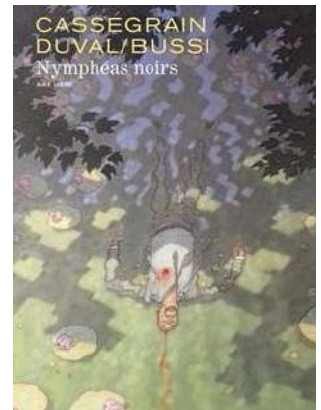
*Liquide inflammable*, de Robert Bryndza. Belfond Noir. Au fond d'une carrière inondée, un plongeur de police anglaise découvre le squelette d'une petite fille disparue depuis 26 ans sans laisser aucune trace. Chargée de l'enquête, l'inspectrice Erika Foster doit tout reprendre à zéro, aidée seulement des dépositions de l'époque ainsi que des souvenirs des témoins et de la famille. Mais rien ne saurait la détourner de cette mission qui la mobilise à plein temps. Formidable roman de procédure policière, cette troisième enquête nous permet de mieux connaître Erika Foster, l'héroïne minutieuse et très attachante de l'anglais Robert Bryndza. A découvrir ! (412 p. - 19.90 €)

Jean-Paul Guéry

## Bande dessinée

*Nymphéas noirs*, de Didier Cassegrain, Fred Duval et Michel Bussi. Ed. Dupuis. Nymphéas noir est l'adaptation en BD du livre de Michel Bussi sorti en 2011. Il raconte une énigme qui se déroule à Giverny, village où Claude Monet a réalisé la plupart de ses toiles. Le livre porte d'ailleurs le titre du travail emblématique du peintre qui perdit la vue au fur et à mesure que l'âge avançait. La BD, dans une adaptation de Frédéric Duval pour le scénario et Didier Cassegrain pour le trait, reprend tantôt l'atmosphère impressionniste de l'univers de Monet, tantôt les enjeux entre les protagonistes. L'intrigue est organisée à partir de plusieurs points de vue, celui en particulier de trois femmes, l'une âgée, engoncée dans ses souvenirs, une autre au tournant de sa vie, une troisième au talent prometteur. Quel lien unit ses trois femmes que vient troubler la présence d'un jeune enquêteur cultivé ? Suspense jusqu'à la dernière planche.

La BD Nymphéas noir est parue en janvier 2019. Elle fait partie de la sélection **Quai des bulles** à Saint-Malo (on connaîtra le palmarès avant ou après la parution de ce TEN). La BD est également retenue parmi les 10 BD sélectionnées par le plus modeste mais néanmoins aussi pertinent Prix de la bande dessinée "Bull'en Layon" 2020. (28,95 €)



Martine Leroy

# LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Un petit tour en Europe avec cette chronique...

Première étape la Slovaquie avec ***Il était une fois dans l'est*** de **Arpád Soltész**. Veronika, 17 ans, belle, est laissée en plan devant un centre commercial proche de la frontière slovaque avec l'Ukraine par un imbécile bas de front. Elle est alors enlevée par deux malfrats qui pensent la vendre à un bordel de l'autre côté. Quand ils s'aperçoivent qu'elle est mineure, ils décident de la solder à un gang albanais, non sans l'avoir copieusement violée durant 4 jours. Mais Veronika arrive à s'échapper et va voir deux policiers, les deux seuls, ou presque, pas totalement corrompus de la région. Ils s'aperçoivent vite que malgré l'aide d'un journaliste miraculeusement honnête, ils ne peuvent rien contre une pourriture qui a des soutiens dans la pègre et les services secrets. Mais quand la loi ne peut rien, on peut passer par d'autres chemins pour se faire justice.

Plus que ***Il était une fois dans l'est***, c'est ***Affreux, sales et méchants***. Quelle galerie de pourris, dégueulasses, lâches, corrompus, violents, moches ... affreux, sales et méchants. Au point qu'à part notre pauvre journaliste, ce sont essentiellement des tueurs avec un minimum de sens de l'honneur et une once d'empathie pour certaines victimes qui font figure de personnages positifs. Cela pourrait être misérabiliste, sinistre et déprimant. Pas du tout. Il y a une énergie du désespoir communicative et un humour à froid rageur soutenu par une écriture capable de décrire les pires atrocités sans le moindre accent larmoyant. Ça vous décape, c'est comme la brûlure d'une gnôle artisanale, ça secoue et pourtant on en redemande. Une succession de chapitres courts, passant d'un protagoniste à l'autre rythme cette histoire qui dresse le tableau atroce d'un pays passé directement du communisme au capitalisme le plus ravageur et ravagé, où la guerre pour prendre possession de ce qui appartenait à l'état a été féroce, et où seuls les plus violents, les plus cy-



niques ont tiré leur épingle du jeu. Où tout s'achète, où la loi est aux mains de ceux-là même qui la violent allègrement. Certainement déconseillé aux estomacs sensibles et délicats, chaudement recommandé à ceux qui ne craignent pas une belle claque jubilatoire et désespérée.

Cap sur l'Ecosse ensuite avec ***Le quaker***, c'est **Liam McIlvanney**, fils de l'immense William du même nom, et excellent auteur lui-même.

1969. Cela fait des mois que la police de Glasgow recherche celui que la presse a surnommé le quaker. Il a tué trois jeunes femmes à la sortie d'un dancing, et les a laissées dans la rue, étranglées avec leurs bas. L'inspecteur Duncan McCormack est envoyé faire un audit sur l'équipe qui mène ses enquêtes en vain depuis la première victime. Autant dire qu'il ne va pas être très bien accueilli. Alex Paton, originaire de la ville, vient de Londres pour un gros coup. Ce cambrioleur qui échappe à la police depuis longtemps ne sait pas que sa route va croiser celle du quaker. Dans des rues de Glasgow en chantier, alors que le maire démolit les maisons insalubres et relogé les habitants les plus pauvres à l'extérieur, la police, le tueur, les truands, et les victimes vont mener une danse macabre et plus complexe qu'il n'y paraît.

Du beau boulot, comme on l'aime. Avec au premier plan le portrait d'une ville en pleine mutation, avec des rues qui semblent être celles d'une ville en guerre, bordées d'immeubles en pleine démolition, et une population que l'on déplace vers l'extérieur. **Liam McIlvanney**, le temps d'un livre, met un scène un monde qui disparaît. Un monde et ses habitants, avec des pauvres, et ici en particulier des femmes qui élèvent seules leurs gamins victimes de pourritures qui ont un peu de pouvoir, et vont leur ôter leur dignité quand ce n'est pas leur vie. Un monde de brutalité policière, de corruption et de noirceur. Mais un monde également avec de brefs éclats de lumière, le temps d'une bière au pub, ou d'une danse dans la lumière d'un club. Une belle histoire, au suspense maîtrisé, avec quelques personnages attachants, et ce qu'il faut de coups de théâtre.

**Jean-Marc Laherrère**

**Arpád Soltész / *Il était une fois dans l'est*** (*Mäso – Vtedyna východe*, 2017), Agullo (2019), traduit du slovaque par Barbora Faure.

**Liam McIlvanney / *Le quaker*** (*The quaker*, 2018), Métalié/Noir (2019), traduit du l'anglais (Ecosse) par David Fauquemberg.

# DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

**La nuit des truands, de Jacques Arnal.  
Eurédif. Collection Atmosphère, n°56. 1973**

Jacques Arnal est de ces auteurs qui semblent avoir eu plusieurs vies. Né en 1912 dans le 4<sup>e</sup> arrondissement parisien, il accomplit son service militaire en partie en Afrique avant de s'orienter vers des études de droit. Il entre dans les forces de l'ordre en 1937, devient commissaire en 1943 et chef de la brigade mondaine en 1953. L'écriture l'intéresse et il publie en 1965 *Archives interdites*, Prix du Quai des Orfèvres. En 1969, tout juste retraité, il intègre l'Alliance française et s'implique plus encore dans la littérature en signant de nombreux romans policiers. Puis il écrit des ouvrages philosophiques, ésotériques, comme le *Cosmos Vivant*. Il décède en 1958.

Avec *La Nuit des truands*, publié en 1973, Arnal propose une intrigue plutôt classique : un quidam

qui côtoie à son corps défendant la pègre, se retrouve dans un engrenage qui le fait plonger dans les ennuis de plus en plus profondément. Ici, c'est le docteur Firmin Gilles, brillant neurochirurgien qui officie dans une clinique privée et voit débouler trois bandits, blessés suite à une tentative de hold-up. Leur chef,

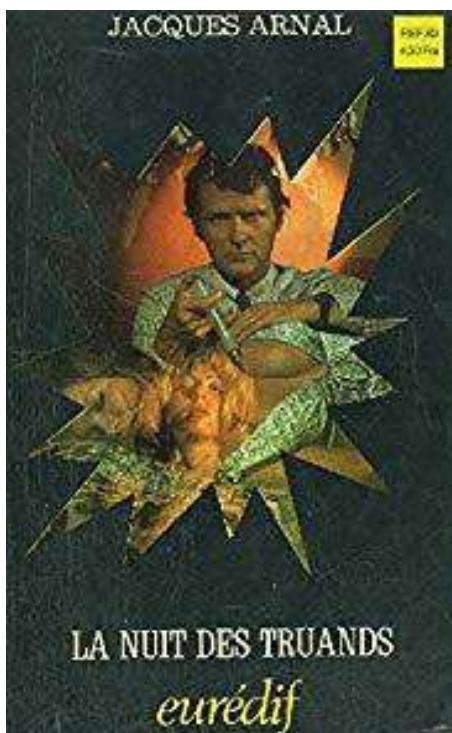
dans le coma, une balle dans la mâchoire, a besoin de soins immédiats et de chirurgie esthétique réparatrice. Gilles est réglo, le retape, ne le balance pas et le parrain en question lui est reconnaissant. Alors que Gilles est le seul « civil » à connaître son nouveau visage, il décide de l'épargner. Cependant, le médecin fricote avec son infirmière, témoin elle aussi de l'opération. Et le régulier de l'infirmière est un minable malfrat sans envergure qui arrivant à tirer les vers du nez de sa petite amie, se dit qu'il a une carte à jouer rayon « chantage ». C'est le début d'une série d'événements en cascade qui vont trouver leur conclusion dans un sacré bain de sang.

Arnal a clairement choisi son camp, en montrant toute la petitesse, la veulerie et l'immoralité des truands, mais il met de l'eau dans son vin en peignant un caïd finalement presque humain, en proie à une sorte de déprime, voyant sa fin venir. Un protagoniste qui se pose presque en précurseur du parrain de Mafia Blues ou de Tony Soprano. Un léger aperçu des tourments et des angoisses d'un meurtrier sans scrupules apporte donc un bref contrepoint aux caricatures des hommes de main, aussi stupides que lubriques.

Un des autres intérêts du roman est l'expérience de l'auteur vis-à-vis du milieu criminel. Ainsi, en plus du vocabulaire usité par les malfrats, une scène passionnante est le procès fait à l'un des personnages, mais procès pratiqué selon la mode des bandits. Sorte de reflet de nos cours de justice, le tribunal des bandits est assurément un moment marquant du livre, avec ses sentences énoncées en toute discrétion (surtout les peines de mort) et ses usages spécifiques. Est-ce là l'imagination d'Arnal ou injecte-t-il de véritables us et coutumes du monde des hors-la-loi français des années 1970 ? Je serais bien en peine de répondre, mais vu que les quelques sites internet évoquant l'auteur parlent de sa manière de piocher dans son expérience professionnelle pour bâtir ses romans, on peut croire qu'il y a un peu de vrai dans tout ça.

Avec sa montée en puissance tranquille, son argot du milieu, ses anecdotes qui sentent le vécu et sa résolution explosive racontée comme au cinéma, avec multiples points de vue en simultané (on s'imagine presque le split screen avec chacun des personnages), *La Nuit des truands* est un honnête polar qu'on prend plaisir à déguster, en faisant abstraction de son sexisme outrancier, plutôt marqué, même pour les policiers de l'époque (c'est dire). Si ça met un peu de temps à démarrer, c'est pour mieux attraper le lecteur dans le récit, avec un final tendu et violent.

**Julien  
Heylbroeck**





# EN BREF... EN BREF... EN BREF...

**Askja, de Ian Manook. Albin Michel.** Au cœur du désert Islandais de lave noire pétrifiée, un jeune utilisateur de drone photographie le cadavre sanglant d'une femme. Le temps que le policier Kornelius Jakobson arrive sur les lieux, la victime et le témoin se sont volatilisés. Un second crime sans cadavre recensé près de Reykjavik et les exploits d'un énigmatique sniper obligent Kornelius à se jeter dans la bataille. Dans le décor aussi majestueux qu'inquiétant offert par l'Islande sauvage, le célèbre baroudeur français Ian Manook développe dans un style remarquable une histoire fascinante animée par de formidables personnages. Une réussite ! (21.90 €)



**Empire des Chimères, d'Antoine Chainas. Folio Policier.** Dans un petit village français à l'aube des années 80, une fillette disparaît comme happée par la nature. Et tandis que le garde champêtre torturé par son passé mène l'enquête, murit dans l'ombre un projet de parc à thème inspiré d'un jeu de rôle particulièrement apprécié des gosses. Dans le village traumatisé, l'inquiétude grandit... Un solide roman noir d'une densité impressionnante avec des personnages

dotés d'une vraie épaisseur psychologique, qui entraînent le lecteur dans un univers à la limite du rationnel, avec en toile de fond ce petit village rural qui concentre tous les travers de notre société. (740 p. – 7.40 €)

**Jours de glace, de Maud Tabachnick. Ed. City.** La mise en service d'une prison de haute sécurité dans une petite ville du grand Nord canadien satisfait les édiles locaux mais soulève les craintes des policiers. Profitant d'une effroyable tempête qui prive le secteur d'électricité, quatre psychopathes très dangereux s'évadent semant la panique. Appelée pour un crime abominable au cœur de la réserve indienne des Algonquins, La shérif Lou Grynspan fait le lien avec les tueurs en liberté mais dans ce coin imprégné de culture indienne son enquête ne sera pas aussi simple que prévue. Un puissant thriller à l'américaine concocté par la française Maud Tabachnick. (19.50 €)

**Enfer Blanc, de Max Annas. Belfond Noir.** Dans une ville d'Afrique du Sud toujours gangrénée par l'apartheid, Moses, un jeune noir tombe en panne de voiture près d'une grande résidence privée pour blancs fortunés. Espérant trouver de l'aide, il s'enfonce dans le dédale de rues de la résidence et pour son malheur croise le chemin de deux blancs racistes. En prenant la fuite, il signe des aveux et n'a d'autres solutions que de courir à perdre haleine. D'autant qu'au même moment d'audacieux cambrioleurs provoquent l'intervention de plusieurs forces de l'ordre. Un roman noir réjouissant, entre satire sociale et comédie aussi loufoque que déjantée. (19 €)

**Un couple irréprochable, d'Alafair Burke. Presses de la Cité.** Débutée sur un malentendu, l'affaire de harcèlement sexuel dont est accusé le beau professeur d'économie New-Yorkais Jason Powell provoque une seconde plainte, pour viol cette fois et avec preuve. Contre vents et marées, Angela soutient son mari avec le souci de préserver son fils né dans de sordides circonstances. L'enquête policière confirme l'infidélité de Jason mais la disparition soudaine d'une des accusatrices sème le trouble et Angela commence à douter de l'innocence de son mari. La fille du grand romancier James Lee Burke montre de belles capacités dans ce thriller psychologique à rebondissements. (21 €)

Jean-Paul Guéry

# ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

## Burn, baby, burn : Zippo, de Valentine Imhof (Rouergue Noir. 2019)

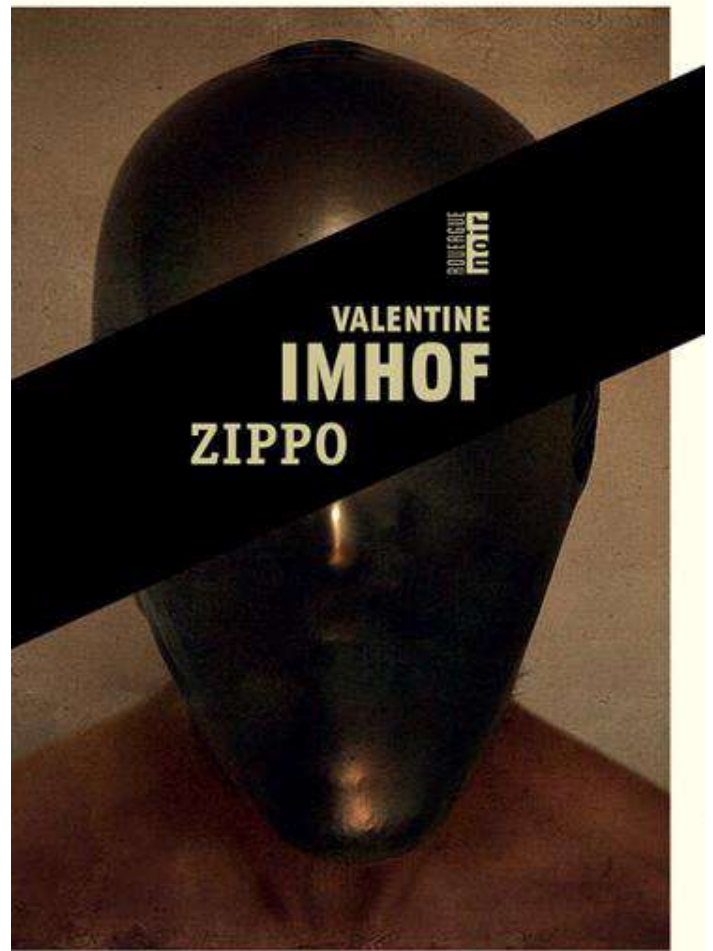
Après le remarquable – et remarqué – *Par les rafales*, publié en 2018 aux éditions du Rouergue, Valentine Imhof était attendue au tournant. En effet, si le cap du deuxième roman est toujours délicat, il l'est encore davantage quand comme ici le coup d'essai se révèle un coup de maître. *Coup de maître...* Une expression qui convient à merveille à *Zippo*, puisqu'il y est bien question de coups et de maître. Comme la saisissante photo de couverture du livre l'indique, Valentine Imhof a en effet choisi d'aborder l'univers sulfureux du BDSM.

Un parti pris audacieux, qui coupe d'emblée toute envie de comparer *Par les rafales* et *Zippo*, et c'est très bien ainsi. Pas question pour l'autrice de se répéter, et sa manière d'entrer dans le vif du sujet – et de ses sujets – l'indique assez clairement. Dès le début du roman, nous plongeons en effet dans un univers trouble et vénéneux, juste éclairé par la flamme du Zippo. Clic. Des yeux qui brillent dans le noir. Clic. Il l'appelle Eva, lui n'a plus vraiment de nom. Clic. Des cicatrices. Clic. Peaux mises à nu. Clic. Brûlure. Clic. Le feu qui danse, comme doué d'une vie propre. Clic. Besoin de sceller le pacte. Clic. Laisser la flamme se passer de consentement. Clic. D'autres yeux, qui s'embrasent dans la nuit. Clic. Et une fuite en avant...

Des années plus tard, une policière pré-nommée Mia se trouve confrontée à un meurtre effroyable. Un meurtre bientôt suivi d'un autre, avec un modus operandi identique. Les deux victimes ont été brûlées vives. Quelqu'un a mis le feu à leur visage. Pas encore assez pour parler d'une série, mais... Mais assez pour refroidir les ardeurs du très macho lieutenant McNamara. À moins qu'il ne s'agisse d'autre chose ? À moins que ses vantardises quotidiennes ne servent qu'à dissimuler d'anciennes douleurs, justement réveillées par ces nouveaux meurtres ?

Theodore Landing, un très étrange personnage souffrant du syndrome du survivant, en sait peut-être davantage à ce sujet. Peut-être même que « Ted » souffre d'autre chose... Mais quel est son rôle dans cette ténébreuse histoire ? Ce sera à l'agent du FBI Hugh Mitchell de l'établir, car les deux meurtres sont devenus trois et à partir de là, l'affaire devient une enquête fédérale. McNamara et Mitchell. Avec au milieu Mia et son corps sculpté et Landing dans l'ombre, pour mieux cacher ses cicatrices. Un quatuor de choc uni par le sexe, la violence et la manipulation. Des personnages borderline aux identités changeantes, déchirés entre des pul-

sions contradictoires et les traumatismes d'un



passé qui refuse de desserrer son étreinte.

Dans *Zippo*, il est donc surtout question d'ascendance. Voire d'emprise. De sentiments et de sensations si extrêmes qu'ils échappent à la raison et défient la morale. De jeu du chat et de la souris. Reste à savoir qui est l'un et qui est l'autre... Parce qu'un jeu de rôles peut en cacher un autre. Dans *Zippo*, il y a des meurtres, mais la main qui frappe est aussi celle qui caresse. Il y a des cagoules en latex, mais derrière les masques, on découvre parfois d'autres masques. Dans *Zippo*, il y a bien plus de prénoms et de pseudonymes qu'il n'y a de protagonistes, mais l'intrigue, elle, reste limpide grâce à une écriture incandescente et à fleur de peau.

Avec *Par les rafales*, Valentine Imhof avait placé la barre très haut. Grâce à ce deuxième roman, elle relève le défi avec panache, complétant son « Noir duo » de la plus belle des manières. Si les rafales soufflaient fort, la flamme du Zippo tremble mais ne s'éteint pas. Comme quoi Valentine Imhof est décidément une autrice tout feu tout flamme.

Artikel Unbekannt

# Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE ...

« **Au loin** » de **Hernan Diaz**. 10/18. Fin du 19<sup>e</sup> siècle. Fuyant la misère, deux petits suédois émigrent en Amérique mais le plus jeune Hakan se trompe de bateau, débarque en Californie et va tenter de rejoindre son frère à New York. Sans argent, confronté à une nature hostile, des pionniers sans cœurs, des chercheurs d'or féroces, de doux dingues et des criminels endurcis, il entame le voyage de tous les dangers. Ce récit somptueux et saisissant de réalisme raconte toute une vie d'errances et de longues marches qui ne mènent nulle part, des rencontres inoubliables et un goût de la solitude qui s'impose comme une évidence. Un premier roman choc. (334 p. – 8.10 €)

**A nos vertes amours irlandaises**, d'**Hervé Jaouen**. Ed. **Ouest France**. Sous-titré « journal d'Irlande 2008 – 2018 », ce carnet de voyage complète les « carnets Irlandais » d'Hervé Jaouen publiés en 2015. Cinquième tome de souvenirs du romancier breton qui possède beaucoup de cordes à son arc littéraire (roman noir, terroir, jeunesse, voyages, poésie), cet ouvrage est une véritable ode à cette île verte si chère à son cœur. Au hasard des déambulations, l'auteur dessine les contours d'un pays envoutant mais secoué par la récente crise économique, peuplé de personnages attachants et de paysages magnifiques. Avec Hervé Jaouen, on aime l'Irlande sans y avoir jamais mis les pieds. (302 p. - 20 €)

**Un autre tambour**, de **William Melvin Kelley**. Ed. **Delcourt**. En 1957, dans une petite ville imaginaire du sud profond des Etats-Unis, un jeune fermier noir détruit méthodiquement tous ses biens et quitte les lieux avec femme et enfant. Nul ne comprend le geste fort de ce descendant d'esclave rebelle incapable de supporter la ségrégation raciale, mais dès le lendemain, ce sont tous les noirs de la ville qui partent à leur tour abandonnant derrière eux les biens qu'ils ne peuvent emporter. Pour raconter cette folle histoire, l'auteur donne la parole aux blancs qui assistent, impuissants, à cet exode inédit. Écrit en 1962, ce roman évoque avec conviction le problème racial. (260 p. – 20.50 €)

**Frère d'âme**, de **David Diop**. Editions **Points**. Jeune tirailleur sénégalais, Alfa Ndiaye tente de survivre dans les tranchées de la première guerre mondiale. Après avoir assisté impuissant à la terrible agonie de son « plus que frère » éventré par un obus allemand, Alfa rumine sa culpabilité en même temps qu'il se forge une mentalité de revanchard insensible. Ses exploits

morbides dont l'ennemi fait les frais lui apportent d'abord l'admiration de ses camarades avant de l'exclure du sérail militaire. Ce poignant monologue d'un soldat bouleversé par la guerre au point de sombrer dans une folie meurtrière a été couronné par le prix Goncourt des lycéens 2018. (143 p. – 6 €)

**Ce n'est pas de la pluie**, de **Sébastien Ayreault**. Ed. **Au Diable Vauvert**. Quand on ouvre un recueil de poèmes, on sait immédiatement si on accroche ou pas à l'univers de l'auteur. Ce petit ouvrage de poésie, de textes très courts et d'Haïkus est inspiré par la culture et la littérature américaine (John Fante, Bukowsky) et renferme quelques pépites : *Des étoiles / Des étoiles / Des étoiles / Et toujours pas d'échelle*. Ou encore *Et quoi donc, un poème à l'eau salée / Avec des poissons volants / Des bateaux lents / Et mon cœur cassé attendant / Que la marée l'emporte*. L'auteur est né en 1976 à Cholet et vit à Atlanta. Il capte le quotidien avec acuité et le restitue avec talent. (7 €)

**L'horizon qui nous manque**, de **Pascal Des-saint**. **Rivages/Noir**. Ex-enseignante reconvertie dans l'humanitaire au sein de la jungle de Calais, Lucille, 26 ans, a touché le fond après le démantèlement des camps de fortune. En déshérence, coupée de sa famille, elle échoue comme locataire d'une caravane sur le terrain d'un vieux misanthrope dépressif qui aime Gabin et les Rubettes. Entre ces deux âmes en peine naît sinon une amitié, du moins un respect mutuel. L'irruption d'un marginal imprévisible sème le trouble et casse l'harmonie. Nulle intrigue criminelle dans ce beau roman noir de Pascal Des-saint qui dresse avec tendresse le portrait de trois exclus de la société. (19 €)

Jean-Paul Guéry



**la Sadel**  
**Coopérative au service des savoirs**  
7 rue de Vaucanson - Angers -  
Tel 02.41.21.14.60 et [www.sadel.fr](http://www.sadel.fr)



# LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

## *Avant l'aube, de Xavier Boissel. Ed. 10/ 18 – 2017*

Paris – 1966. Inspecteur à la « Crim », Philippe Marlin, locataire d'un studio aux Batignolles, partage sa vie entre son chat, le jazz et le souvenir de Jeanne, sa femme, trop tôt disparue. Un matin on retrouve un cadavre sur la Petite Ceinture. C'est celui d'une femme à la gorge tranchée. La Crim est saisie de l'affaire. Grâce aux empreintes, on identifie vite la victime : Audrey Mésange, 25 ans arrêtée trois fois pour racolage. Cette femme est mariée et même bien mariée puis que son époux est un respectable entrepreneur de travaux publics : M. Flanquart. Grâce à une journaliste futée, Charlotte de Saint - Aunx, Marlin apprend que, la veille de sa mort, Audrey est montée dans une luxueuse conduite intérieure noire. Était-elle en galante compagnie ? Car Audrey a fait la pute pendant quelques années avant de « persiller ». Son mari, Flanquart est le patron d'un certain Amad qui semble avoir fréquenté Audrey. Amad, est interpellé lors d'une intervention musclée ; il nie le crime avec énergie, puis profitant d'une occasion, ouvre une fenêtre et se jette dans le vide.

La tuile !. Marlin va se mettre au vert sur la côte normande. A son retour on lui dit : « Affaire Mésange classée. Amad est bien l'assassin ; on a trouvé des preuves ». Marlin n'y croit pas. Il rencontre de nouveau Charlotte et tous deux décident de reprendre l'enquête avec discrétion. Ils apprennent que Flanquart émarge au Service d'Action Civique (S.A.C.) (où Délys, proche collègue de Marlin a ses entrées) et que son gros contrat du moment c'est la construction de l'autoroute A6. Rien ne doit venir contrecarrer ce projet juteux. Baynac, autre collègue de Marlin est lui aussi assassiné. Or Baynac avait mis en évidence des liens entre un sénateur influent et l'achat ( un bon prix ) de parcelles situés sur le trajet de l'autoroute. Audrey avait également découvert cette jolie combine. Maintenant Marlin connaît la raison de sa mort. Mais comment le prouver et démasquer les commanditaires ?

Xavier Boissel a réussi un joli polar dont l'atmosphère rappelle les films de Marcel Carné. On y déambule dans un Paris populaire et brumeux. Bistrots, boîtes de jazz, rues nous suggèrent une époque bien lointaine... Nous sommes en pleine ère gaullienne. La guerre d'Algérie est dans toutes les mémoires. Des hommes se sont battus pour que l'Algérie reste française. Des organisations comme le S.A.C. constituent encore une force occulte au service du pouvoir. Or le



S A C a recruté dans tous les milieux, en particulier dans la police. Marlin, inspecteur intègre et obstiné l'apprend à ses dépens. Son enquête se trouve sabotée. Mais Charlotte, son alliée ( et même plus ) vient à son secours. Tous deux ils affrontent des hommes de pouvoir, des hommes qui ont intérêt à les faire taire coûte que coûte. La dernière page décrit un combat à mort. S'il y avait du travail pour tous alors, il y avait aussi de l'argent facile à se faire. Cette connivence entre le monde politique et le monde des affaires, l'auteur la décrit d'une plume élégante et précise.

**Gérard Bourgerie**

## **LA TÊTE EN NOIR**

**3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS**

**RÉDACTION** (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019)

**RELECTURE** : Julien VÉDRENNE

**ILLUSTRATIONS** : Gérard BERTHELOT (1984)

**N°201 – Nov. / Déc. 2019**

# Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58